

Enseigner la littérature Risques et plaisirs de sa transmission

Vital Gadbois

Volume 44, numéro 3 (257), septembre 2002

Transmissions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gadbois, V. (2002). Enseigner la littérature : risques et plaisirs de sa transmission. *Liberté*, 44(3), 75–84.

Enseigner la littérature

Risques et plaisirs de sa transmission

Vital Gadbois

Je suis d'une génération qui a voulu devenir compétente, et, pour y parvenir, miser sur le savoir. Mes premiers maîtres m'avaient tracé la voie : mener des études savantes, les faire à l'étranger, conquérir le savoir, atteindre le sommet, viser le doctorat. Envier les grosses têtes, désirer le devenir à son tour. Illusion nécessaire.

Le glissement progressif du savoir

Illusion, car ce savoir déborde de beaucoup le contenu des cours à donner. Mais nécessaire, car il importe d'en savoir plus que ses étudiants, en sachant que nous ne livrerons pas tout ce bagage, mais y puiserons à volonté. Il importe qu'ils comprennent que le maître en sait beaucoup, voire sait tout de son domaine. Il importe de susciter ainsi le

respect. Entre l'étudiant et moi, s'inscrit le savoir, pas celui qui en impose mais celui qui inspire confiance, qui donne envie de s'ouvrir, d'accueillir, de se livrer.

L'étudiant, année après année, est toujours le même, ignorant à qui il faut apprendre ; mais, constat héraclitéen, il n'est jamais le même : besoins nouveaux, désirs nouveaux. Le même savoir ne peut le combler, du moins de la même manière. Déperdition du contenu, « rarescence » de son utilité et de son efficacité. Que reste-t-il des humanités gréco-latines et de la stylistique littéraire quand il faut enseigner à tous, année après année, la langue et la littérature ? Nécessité de questionner ce savoir cumulé, de le filtrer, de prendre conscience qu'il s'est fondu progressivement en moi, est devenu nature intérieure.

Nouveaux cours, nouveaux contenus. Maintenant, des objectifs à atteindre : faire entrer l'étudiant dans sa culture, l'amener à partager ce que les siens ont voulu lui léguer, développer chez lui une meilleure maîtrise de la lecture et de l'écriture. Maintenant, faire acquérir des compétences : par exemple, savoir faire une dissertation critique. Des attitudes à développer : par exemple, développer un regard critique, un regard d'ouverture et d'accueil à des visions diverses du monde ; par exemple, rendre l'étudiant apte à apprécier un texte littéraire. Nécessité donc d'acquérir un nouveau savoir, et de se réapproprier l'ancien. Puisqu'il s'agit d'attitudes, voire de valeurs, occasion d'opérer un passage, une traversée, d'entrer en littérature.

Nécessité donc de réfléchir à la fonction de professeur de lettres. Est-il possible d'enseigner la littérature ?

Enseigne-t-on un objet ? Les autres cours ont pour objectif de livrer une discipline, un savoir constitué pour comprendre un aspect ou un objet spécifique du réel. Mais ce n'est pas l'objet qui est enseigné ; c'est le savoir à son sujet. Le vivant est un objet, mais la science qui s'en occupe, c'est la biologie. Professeur de nature ? Non, professeur de physique ! Professeur de littérature ? Non, la littérature n'est pas un savoir. Certes, il existe un savoir à son sujet. Nécessité donc de se réapproprier ce savoir, de l'interpréter. Nécessité surtout de réorienter son questionnement. Que peut la littérature ? Comment favoriser son pouvoir chez chacun de mes étudiants ? Et comment renforcer leur connaissance d'eux-mêmes et leur pouvoir sur eux-mêmes par la fréquentation de la littérature ?

En somme, après avoir cherché à imposer le savoir comme lieu de rencontre, j'en suis venu au constat que c'est le texte littéraire qui est ce lieu. Et qu'est devenu le savoir ? Un moyen de favoriser la rencontre, un simple moyen. Et qu'est devenu le professeur que j'étais ? Un passeur, avec le pouvoir d'un passeur ; la séduction du passeur qui fait la promotion de la destination. Un guide aussi, avec le pouvoir du guide, qui s'arrête là où il croit qu'il y a beaucoup à admirer, qui passe rapidement là où il lui semble que ne s'y trouve aucun intérêt. Imposer le texte par la séduction, d'abord celle que je déploie, ensuite celle dont la littérature est capable. En tentant de me maintenir sur le fil du rasoir. C'est certes risqué, mais moins, me semble-t-il, que succomber aux seuls charmes et s'en remettre aux seuls prêches du Janus éducatif : pile didactique et face pédagogique.

Didactique du savoir et pédagogie du pouvoir : le fur et la mesure

Didactique et pédagogie sont des sciences fort utiles à la transmission de contenu, mais elles ont tendance à supplanter, à évaluer et à évacuer ce contenu. Il m'aura fallu trente-sept ans d'enseignement pour prendre conscience de ce fait.

La didactique s'occupe de l'organisation efficace des savoirs en vue d'en faciliter l'assimilation. C'est la science de la transmission du savoir ; elle en cherche le meilleur découpage, la meilleure hiérarchisation des atomes, les liens les plus féconds à tisser pour permettre une plus rapide et plus rentable appropriation du contenu à transmettre. Elle vise à en augmenter la quantité et surtout la qualité, notamment celle de sa rétention et de son utilisation. Elle est très utile pour préparer des fiches de correction et dire avec précision les éléments mal assimilés du savoir. Mais en aucune manière elle n'interroge sa qualité ou sa pertinence. Elle est au service de l'enseignement, mais ne permet pas d'en interroger la finalité. À trop lui faire confiance, on risque de perdre de vue l'essentiel : la fonction de la littérature comme objet obligatoire et commun de lecture, d'analyse, d'appréciation, de partage. Car c'est une science à grilles ; ses résultats ont donc la forme de ses grilles et elle laisse pour compte ce que ses grilles ne recueillent pas du réel.

Sa sœur fidèle, la pédagogie, alimentée pendant longtemps d'expériences pratiques, caresse de plus en plus le statut de science, comme peuvent l'être la psychologie et

la communication auxquelles elle est largement redevable : c'est la science de la communication avec les étudiants ; elle s'intéresse à la fois à l'acte d'enseignement et à l'acte d'apprentissage, surtout ces dernières années. Elle veut montrer comment on enseigne aux étudiants, quand on fragmente leur manière d'apprendre. Elle fait son miel de ce que la psychologie permet de comprendre de l'origine des besoins et désirs, fondements de la motivation, sources de tous les apprentissages. Enseigner consisterait donc à titiller les désirs, à mieux définir les besoins et à proposer de quoi les satisfaire. Extrêmement utile, elle permet de mieux cibler un contenu à transmettre, et de lui donner une forme plus apte à susciter l'intérêt.

La pédagogie n'en est pas moins une science à grilles (serait-ce un pléonasme ?), dont l'objectif est de faire la mise en marché d'un savoir auprès d'un public cible. Au service du vendeur, elle s'intéresse davantage au consommateur qu'au produit. Son effet est donc d'augmenter le pouvoir du professeur sur l'étudiant. Même si la pédagogie apporte une sorte de réponse à la pertinence du savoir et se met au service de l'enseignement, elle ne permet pas, elle non plus, d'en interroger la finalité. Trop lui faire confiance risque de faire perdre de vue l'essentielle fonction de la littérature comme discours sur le monde et sa recreation.

Est-il possible de faire naître et de transmettre le besoin de fréquenter le texte littéraire, le désir de s'y plonger ? Comment désirer ce que l'on ne connaît pas ? Pour y parvenir, il faudrait pouvoir faire taire un instant ces machines à nourrir, à édifier et parfois à cloner les désirs que sont les moyens de communication de masse, alimentés par les

technologies les plus sophistiquées, les mises en marché les plus efficaces. Il faudrait aussi faire taire les sciences de l'éducation ou les subordonner à ces objets bien particuliers que sont la pensée et les œuvres d'art. Comment, pendant un instant fulgurant, arriver à entrevoir ce qui permettrait de résister à ces machines ? Que faudrait-il transmettre aux étudiants pour y parvenir ?

Traditionnellement, arts, littérature et philosophie avaient réputation de détenir ce pouvoir, celui d'imaginer, de remettre en question, de s'interroger sur les finalités. Pourtant, les diverses réformes ont réduit leur place et leur contenu à la portion congrue. Comprendre, faire sentir, exprimer, dire « l'irrassiable » appétit de vie, d'une vie autre, plus belle, meilleure, dire l'angoisse de la mort et le profond désir de la surmonter : comment les impératifs didactiques et pédagogiques pourraient-ils se mettre au service de tels pouvoirs, permettre leur déploiement ? Ce qui n'est pas utile ou ne se calcule pas est souvent perçu comme flou, incertain, non nécessaire. À quoi sert la littérature ?

La littérature assiégée et libérée

Il est des victoires qui ont des allures de déroute, des défaites à la Pyrrhus en quelque sorte. Ce fut le cas de la réforme de l'enseignement des cours communs et obligatoires de littérature dans les cégeps, en 1994. Apparences de victoire que le retour au texte, à l'approche historique, à la dissertation, à l'analyse, aux connaissances littéraires,

aux anthologies obligatoires, et par-dessus tout, à l'examen national. Le grand bond en avant.

Dans les faits, le cheval de Troie fut l'examen national qui a dicté, et continue de dicter, par ses critères comptables, des impératifs de système et de politique. Taxonomie et docimologie ont vite eu raison des plus hautes attentes. Les seuils de réussite n'ont cessé d'être adaptés aux nécessités de l'augmentation du taux de réussite, à la recherche de ce qui, en littérature, pourrait convenir aux étudiants. Et technocrates de calculer. Pleuvent les retouches et les réécritures. Les chiffres sont incontournables, les résultats parlent d'eux-mêmes : plus le niveau monte, moins on coule. Et cadres d'applaudir. Or le texte littéraire compte mais ne se mesure pas, dérange mais ne peut pas convenir. Ne vaudrait-il pas mieux faire en sorte que l'étudiant ait à l'affronter de plus en plus, faire en sorte qu'on l'aide à s'en saisir, qu'on lui donne les moyens d'en apprécier la difficulté et surtout l'inutilité ? N'est-ce pas dans son inconvenance que réside avant tout l'intérêt du littéraire ?

Infinie et inépuisable, la littérature ne sert à rien : c'est sur ce fondement qu'il faut construire sa relation avec l'étudiant. C'est la clé de la libération du texte littéraire et, par voie de conséquence, de l'étudiant qui le fréquente. Il faut le répéter : la littérature ne sert à rien comme la *Joconde* et la *5^e symphonie* de Mahler ne servent à rien, comme l'amour, le rêve, une caresse, le babil d'un enfant, le bonheur ne servent à rien ; comme *La détresse* et *l'enchantement* et *Mort à Venise* ne servent à rien.

Pour mener l'étudiant à cette majeure prise de conscience, le professeur a la responsabilité de s'imposer devant le texte, de s'imposer par son savoir, sa connaissance, son enthousiasme – qui le rend habité, inspiré par le texte –, et sa passion – qui s'exprime comme une sublime et extatique souffrance. Il a ensuite le devoir de s'effacer, de laisser le texte parler. Il peut arriver que l'étudiant n'acquière connaissances et habiletés qu'avec plus ou moins de succès, mais la flamme du maître laissera sa lumière. Il ne faut pas lire pour réussir son examen ministériel, mais pour apprendre à mieux vivre, à mieux rêver, à mieux refuser l'inacceptable, à s'indigner quand il s'installe, à se révolter quand il persiste.

On y arrive d'autant mieux qu'on transmet à l'étudiant le sentiment qu'on le respecte pour ce qu'il est, un apprenti ; pour ce qu'il représente, un projet humain ; pour ce qu'il apporte, la fraîcheur ; et pour ce qu'il permet d'être au professeur, un passeur de lumière. Je le dis sans pudeur : j'ai aimé et continue d'aimer mes étudiants. Il m'arrive encore de croire que plusieurs ont ressenti mon affection et l'ont transposée au texte littéraire. Le professeur comme métonymie ou synecdoque de la littérature.

L'obscur plaisir de la transmission

Savoir. Plaisir de posséder son domaine, de le parcourir à souhait, de le faire découvrir et apprécier. Plaisir de comprendre ce qui paraissait obscur, de questionner l'évident, de douter systématiquement. Plaisir de lier les savoirs, de dérouler des raisonnements, de construire des explications.

Mais risque de décourager par la complexité du savoir, risque de s'isoler dans son savoir, de décourager qui voudrait progresser sur la route étroite de la connaissance. Risque de la suffisance, de l'arrogance, de la certitude, du sentiment de supériorité.

Pouvoir. Plaisir de séduire, de guider vers un monde dont on témoigne de la richesse. Plaisir de s'associer à la réussite de ses étudiants, de reconnaître une part de soi dans leur succès. Plaisir de les recevoir, de constater qu'ils ont besoin d'aide, de répondre à ces besoins. Plaisir de voir un regard s'allumer, s'envoler dans le rêve, s'enfoncer dans le climat du texte. Plaisir plus trouble d'exiger l'effort, le travail, de susciter le désir de mieux faire, de s'entêter. Risque de décourager, de blesser. Risque de prendre la place du texte, d'imposer son regard, de prendre pour soi le mérite du texte et de l'étudiant, de perdre de vue que c'est la littérature qui doit au terme séduire.

La langue est riche des expériences passées. L'étymologie dit beaucoup à qui lui laisse la parole. Elle vaut bien des sciences et s'y connaît en transmission. Transmettre, ce peut être enseigner (transmettre par signes), partager (donner sa part à l'autre), léguer (lui laisser un héritage), séduire (conduire à soi), allécher (séduire par la promesse d'une douceur), envoûter (contrôler par la magie), fasciner (retenir par la force de son magnétisme), montrer (exposer au regard comme on exhibe un monstre), inculquer (faire entrer à coups de talon), captiver (si on tient à avoir des esclaves), subjuguier (si on veut les retenir sous le joug), conquérir (si on veut les vaincre, peu importants les moyens,

en particulier la force). Au final, mieux vaut peut-être gagner son auditoire, c'est-à-dire mériter son adhésion.

Transmettre, c'est plus que discourir ; c'est vouloir laisser quelque chose aux autres, c'est perpétuer, peut-être se perpétuer. Et pour y parvenir, les moyens sont multiples, allant jusqu'au rapport de force psychologique ou physique. La langue témoigne que depuis la nuit des temps on s'est efforcé de transmettre. Elle trahit en même temps la crainte de ne pas ou de mal y parvenir ; on veut faire sortir l'élève de lui-même, l'éduquer ; l'amener vers soi, le séduire ; lui laisser un héritage, léguer ; quitte à devoir insister, à inculquer. Pour ceux-là qui valoriseraient le progrès civilisateur de l'internet, l'image arachnéenne qu'il évoque n'est guère plus rassurante. Savoir et pouvoir, depuis les origines, sont inextricablement liés. Inextricable, qu'on ne peut dépeigner, mettre en belles lignes droites, en grilles. Faire la lumière sur la nuit des temps, n'est-ce pas l'abolir ? Les paradoxes ne sont pas tous sans fondement.